



L'éditorial de  
**ANDRÉ COMTE-SPONVILLE**

## L'inégalité hors sujet du grand oral

**P**ourquoi le « grand oral » du baccalauréat inquiète? Parce que c'est une épreuve inédite? Soit. Mais surtout parce que l'oral, plus encore que l'écrit, porte la marque d'un héritage familial, donc aussi social et culturel. On apprend à écrire à l'école. A parler, dans sa famille. Si bien qu'on peut craindre que les performances oratoires des élèves doivent davantage à leur milieu d'origine qu'à leur travail ou à leur intelligence. C'est surtout vrai quand les candidats traitent d'un sujet tiré au hasard, sans véritable programme, comme c'était traditionnellement le cas à Sciences-Po. Ça l'est moins lorsque chaque candidat est interrogé à partir d'un mémoire qu'il présente (comme c'est désormais le cas rue Saint-Guillaume) ou sur l'une des questions qu'il a préparées en classe (comme ce sera le cas du grand oral du bac). La virtuosité rhétorique, dans le premier cas, l'emporte presque inévitablement sur les compétences,

### Le fond du problème est ailleurs: non dans un examen, mais dans l'école.

la forme sur le fond, l'aisance sur le savoir. Et c'est ce que les dispositions actuelles tendent à éviter ou à limiter. Il s'agit d'évaluer les capacités et le travail des candidats, en maximisant ce qu'ils ont appris durant leurs études, et en minorant (ou, en tout cas, en valorisant le moins possible) ce qu'ils doivent à leur milieu d'origine. Pourquoi ce type d'épreuve? Parce qu'on se sert plus souvent, dans la vie professionnelle, de l'oral que de l'écrit (même si mails et textos ont parfois redonné à ce dernier une importance qu'il était en train de perdre).

S. Lagoutte/Challenges

Savoir parler en public, de façon claire et argumentée, cela fait bien partie des

compétences qu'on peut légitimement attendre d'un lycéen en fin d'études et qui seront de plus en plus nécessaires dans des métiers de plus en plus nombreux.

Au reste l'écrit porte lui aussi la marque d'un passé familial au moins autant que scolaire. C'est qu'il dépend de la lecture, qui est loin d'être également répandue dans tous les milieux. La différence entre l'oral et l'écrit, de ce point de vue, est plus de degré que de nature. Il s'agit toujours de maîtriser sa langue, en l'occurrence les français, et l'école seule, malheureusement, ne saurait y suffire.

J'en conclus que le fond du problème est ailleurs : non dans un examen qui abolirait comme par miracle les différences socioculturelles, mais dans une école qui parviendrait à en réduire le poids. Il y fallut toujours beaucoup de travail, de la part des élèves venant des milieux les plus pauvres, et je ne suis pas certain que le climat, dans nos classes, y pousse aujourd'hui autant qu'autrefois ou qu'on pourrait le souhaiter. Question de motivation plus que de programme, et de discipline, bien souvent, plus encore que

de motivation. On ne le dira jamais assez : les premières victimes du chahut ou du laisser-aller, dans nos écoles, ce sont les élèves, surtout défavorisés, qui voudraient travailler. Encore faut-il qu'ils le puissent, avec ce que cela suppose autour d'eux de silence, d'ordre, de respect du maître et du savoir. Problème non plus docimologique (qui concerne les examens) mais pédagogique, donc aussi politique.

N'attendons pas de l'école qu'elle abolisse les différences sociales et culturelles. Mais exigeons qu'elle en réduise le poids, au lieu, comme c'est parfois le cas, de l'accroître! ■

